LETTRE
A MONSEIGNEUR
COMTE D'ARTOIS,
Sur la Séance Royale.

Juin 1789.

MONSEIGNEUR,

LA Nation vous accuſe; c'eſt un grand malheur : car elle chérit ſi facilement ſes Princes !

Comme de ſon eſtime dépend votre

gloire & ſans doute votre repos, j'ai cru devoir, moi qui ne vous ſuis rien, moi qui ne vous demanderai rien, vous prévenir de l'opinion publique. Après votre conſcience, elle eſt ce que vous avez le plus à craindre; & comment pourriez-vous la connoître dans une Cour où la flatterie vous a preſque dégoûté des éloges.

Seroit-il vrai que le Héros de Gibraltar, s'abaiſſant jusqu'à cabaler avec des femmes dans les comités nocturnes de Marly, a eu le deſir & l'eſpoir d'empêcher les hautes deſtinées de la France? Non, MONSEIGNEUR, vous n'avez pas pu trahir les intérêts de votre Frere; il faut avoir l'ambition de *Rufin* pour faire faire des ſottiſes à Théodoſe.

Avec votre eſprit, on fait prévoir, on fait craindre tout ce que peut une Aſſem-

blée qui fait les Rois. Je ne conçois pas comment Louis XVI, qui eſt bon, qu'on a vu pleurer juſques ſur le Trône, a pu montrer un ſceptre de fer à des Députés qu'il a appellés pour faire de l'argent & des Loix. Ses ordres, dans la Salle des Communes, ne doivent être que des bienfaits ; il falloit n'y venir que pour admirer l'habileté de Cicéron, la vertu de Caton, le courage de Brutus. Que peut donc la force contre le génie ! Si la force a fait les Rois, lorſque des barbares ſe diſputoient la terre, aujourd'hui que les hommes ne veulent des Rois que pour n'avoir point de Maîtres, c'eſt à la raiſon ſeule à prendre ſur les Peuples éclairés l'empire paiſible que deſiroit la Religion, ſans Soldats, ſans Bourreaux.

Vous a-t-on peint, MONSEIGNEUR, le

triſte émoi, le friſſonnement qu'éprouva la Capitale à ce ſeul mot : *le Roi a tout caſſé.* Dans les rues, on ſe regardoit, & on ne ſe diſoit rien. C'étoit le courage qui ſe recueilloit ; je ſentois du feu qui couvoit ſourdement ſous mes pieds ; il ne falloit qu'un ſigne, & la guerre civile éclatoit, *avec tous ſes agrémens*, comme l'avoit eſpéré l'Archevêque de Sens. Songez, MONSEIGNEUR, que toutes les Provinces ſont ſans commerce & preſque ſans pain ; & qu'a-t-on de mieux à faire que de ſe battre quand on meurt de faim ? Sans M. Necker qui a encore bien voulu ſoutenir de ſon crédit comme de ſa vertu ma Patrie qui eſt devenue la ſienne, les lys pâliſſoient. Que nos repréſentans ont eu raiſon de lui faire des remerciemens, comme jadis Rome à *Varron*, pour n'avoir pas déſeſpéré du ſalut de l'état !

Cette criſe derniere apprendra-t-elle enfin aux Nobles & aux Prêtres à ne plus méconnoître la majeſté des *Communes ?* Il eſt honteux que des Prélats, engraiſſés de dîmes, aient voulu, veulent ſe ſéparer de cette claſſe nourriciere qui leur fait croître du bled où avec toutes leurs bénédictions ils ne verroient pouſſer que des chardons. Ne ſeroit-ce point à eux à couvrir de leur conſidération des citoyens qui depuis ſi long-tems n'ont eu que des malheurs & des vertus ? Bien loin de les recommander à la vigilance d'un Roi qui eſt leur pere, étouffant juſqu'à ſes penchans heureux, ils détournent ſa main lorſqu'elle cherche à verſer les faveurs de l'Egliſe ſur des plébéiens honnêtes que Jéſus-Chriſt lui-même eût choiſis pour Apôtres. N'eſt-ce point ainſi que le tourment des Diables redouble, quand Dieu veut faire du bien aux hommes ?

Demandez-le, Monſeigneur, à cet Abbé *Maury*, qui, s'il n'a pas de mœurs, a du moins de la foi.

Les Nobles croient n'avoir pas de meilleurs modeles à ſuivre des Prêtres. L'épée leur paroît avoir les mêmes droits que l'encenſoir; & ils veulent que le vulgaire imbécille oublie qu'un Prince froidement atroce, abattant à coup de fuſil des Maçons ſur ſon château, appelloit ce jeu ſeigneurial la *chaſſe aux vilains !*

Je veux bien que ces plaiſirs féodaux ſoient paſſés; mais le deſpotiſme a de tems en tems de ces fantaiſies qui allarment; & c'eſt pendant qu'il ſommeille qu'il faut l'enchaîner. N'eſt-ce pas encore de nos jours qu'une dame de qualité s'écrioit, en liſant le récit mortuaire d'une bataille :

Dieu merci, la grande Nobleſſe eſt épargnée; ce n'eſt que du peuple qui meurt.

Le moment eſt venu où le Peuple doit faire ſentir à ſes tyrans & ce qu'il peut & ce qu'il vaut.

La Nobleſſe cite en vain des chartes, des titres, des privileges, qui ſont anciens comme la Monarchie. Savez-vous, Monſeigneur, ce qu'un Anglois penſe de tous ces privileges, de ces titres, de ces chartes? Il les compare au plumpudding. Le premier qui en fit n'y mit que de la farine, un ſecond y ajouta des œufs, le troiſieme du ſucre, le quatrieme enfin des raiſins. Voilà en quatre mots toute l'hiſtoire de France.

Je l'ai prédit, Monſeigneur; ce grand procès de l'autorité & de la liberté ſera

perdu par tous les Rois qui plaideront avec leurs Peuples. C'eſt une affaire que je conſeille à tous les Rois d'accommoder. Avec l'influence que vous devez avoir dans le Cabinet de Verſailles, qui peut mieux que vous, conciliateur adroit, réunir le pere & les enfans ?

Que le Roi, que la Cour laiſſent faire M. Necker & la Nation ; & je vous aſſure que la Cour ſera la plus brillante des Cours, & le Roi le plus heureux des Rois.

Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L'Ami du Tiers.